

Voilà le fil rouge de cette mutation dans laquelle nous sommes pris, et qui n'est autre, pour le dire en termes lacaniens, qu'une confusion entre se passer du père et ne pas vouloir s'en servir.

Si l'on maintient la confusion entre penser pouvoir être libre de toute transcendance et être libéré d'une transcendance substantielle mais toujours contraint à une transcendance logique, la conséquence, c'est que le sujet a le droit de faire table rase de tout passé, qu'il est sans dette à l'égard de ses ancêtres, et il n'y a dès lors plus de lieu d'idéal pour le collectif.

La mutation du lien social

Jean-Pierre Lebrun

On pourrait aujourd'hui nous regrouper de la manière suivante : certains pour qui notre évolution se présente comme éminemment inquiétante, presque catastrophiste, et qui la voient comme le symptôme d'un déclin, d'une décadence, d'une dégénérescence, ils lisent la difficulté — si pas l'impossibilité — de trouver des solutions comme la conséquence de ce qu'on appelle l'effondrement de l'ordre symbolique, générant le délitement du lien social et du même coup, pour certains, une anomie. Ce sont les mêmes qui lisent la catastrophe de mai 68 comme la cause de tous nos malheurs et qui prennent alibi de la situation actuelle pour justifier des politiques réactionnaires et prescrire un retour de l'autorité. Et ce n'est pas seulement dans les têtes, dans l'imaginaire, puisqu'il suffit de voir comment Monsieur Sarkozy pense régler une série de choses pour se dire que ça pose quand même certaines questions (de savoir par exemple s'il faut faire payer une amende aux parents qui ne mettront pas — ou n'arrivent pas à mettre — leurs enfants à l'école). De l'autre côté, et nous sommes je crois tous un peu traversés par ces deux orientations, certains interprètent ces mêmes difficultés comme les conséquences de l'aménagement d'un nouveau régime symbolique. Il s'agit alors pour eux de soutenir ce qu'un titre de Houellebecq vient très bien évoquer, une *extension du domaine de la lutte*, afin de pouvoir faire

place à davantage de démocratie et de promouvoir ce que certains ont d'ailleurs appelé des nouveaux dispositifs symboliques prometteurs d'un supplément d'égalité auquel nos organisations traditionnelles continuent de résister, alors que seuls ces changements pourraient nous libérer du régime d'antan qui n'a jamais fait que transmettre et assurer le pouvoir en place.

Cette seconde lecture s'attache à identifier deux moments de la modernité : une première modernité qui sera restée prisonnière de son rapport à une filiation métaphysique de la loi, et une seconde qu'il convient d'essayer d'atteindre, qui assumerait enfin un régime du symbolique vraiment démocratique, ou détranscendantalisé.

Je vais soutenir que ces deux lectures — qui sont de plus abusivement superposables à des lectures dites respectivement de droite ou de gauche — se mettent chacune à l'abri de devoir prendre en compte à sa juste mesure la mutation inédite du lien social à laquelle nous sommes aujourd'hui confrontés, et surtout du coup d'avoir à nous tenir à la hauteur des enjeux que cette mutation implique.

Je soutiendrai ici la thèse selon laquelle nous assistons effectivement à une mutation inédite du régime symbolique, qui implique ou qui est impliquée par la fin d'un lien social organisé par la présence à tous les endroits du système d'une position d'extériorité, de transcendance, d'une place d'exception, ce que Dany-Robert Dufour a appelé un « grand sujet ». Que ce soit l'État, le chef, le père, le maître, le roi, le président, ce qui caractérisait l'organisation collective d'hier c'était la permanence de la reconnaissance collective — et par collective je veux dire aussi bien par chacun de ses membres qu'en masse — du bien-fondé d'une place différente extérieure à l'ensemble, prévalente de ce fait, conférant les oripeaux de l'autorité à celui ou celle qui occupe cette place et lui assurant la légitimité de pouvoir l'occuper. Une anecdote pourrait vous aider à entendre ce que j'ai essayé d'élaborer : si vous prenez le Thalys en première classe à Paris, vous êtes en général poinçonné avant d'entrer dans le wagon. Il m'est arrivé la chose suivante ; au moment où le train a démarré, le contrôleur qui venait déjà de faire son travail s'est remis à parcourir le wagon pour contrôler les passagers, et voilà que la personne

qui était devant moi — un homme d'une trentaine d'années, en col et cravate, travaillant déjà sur son ordinateur — refuse aimablement mais fermement de remonter son billet, « il n'en n'est pas question, vous me l'avez déjà demandé, vous n'avez pas à m'importuner une seconde fois... ». Le contrôleur était sidéré, il ne savait plus s'il lui était légitime de faire son travail ou pas. Ceci vient bien indiquer que s'il n'y a plus de pacte qui existe au-delà de chacun des partenaires, admettant que celui qui a une telle fonction, c'est pour une telle tâche, si ça ne va plus de soi, si ce n'est pas inscrit là quelque part entre vous et moi, même si on ne s'est jamais vu, cela va évidemment venir compliquer sérieusement notre lien.

Jusqu'à présent, ce pacte-là semblait tout à fait inscrit et allant de soi. Mais je dirais qu'au cours de ces trois dernières décennies, nous avons quitté ce bateau, ou que nous quittons un modèle de société où la place d'extériorité était inscrite et allait spontanément de soi, où cette place était prescriptive, même si du coup cela autorisait parfois dans le même mouvement le collapsus abusif entre cette place et le fait de l'occuper. Et bien ce modèle-là s'est évanoui, ou en tout cas il est en train de disparaître. Nous sommes aujourd'hui en revanche passés à un fonctionnement collectif qui s'est émancipé de cette référence à une position d'extériorité, signant ainsi ce que certains ont appelé « l'acte de décès de la société hiérarchique », et à ce titre d'ailleurs je trouve que ce que d'aucuns identifient comme le passage d'une première à une deuxième modernité a toute sa pertinence puisqu'il y a bien fin d'un régime du symbolique, mais ceci n'est pas d'office susceptible de constituer une anomie pour autant, car c'est une autre régulation symbolique qui est en train de se constituer, sans même que nous nous en rendions compte, et avec une difficulté à nous mettre à la tâche avec suffisamment d'efficacité que pour pouvoir repérer où elle se situe et saisir la structure de ce changement.

C'est là que je propose de reprendre le paradoxe de Russell pour penser que nous sommes passés d'un mode de fonctionnement consistant et incomplet à un mode de fonctionnement complet et inconsistant. Cette formulation logique paraît compliquée, mais elle est très simple : c'est la fameuse histoire d'Epiménide, qui était crétois et qui énonçait que tous les

Crétois étaient des menteurs. Si je dis que tous les Crétois sont des menteurs, il est évidemment important de savoir si je vais, pour soutenir cette formule, estimer qu'Epiménide était un crétois ou pas, parce que si je prends en compte qu'il était crétois, je ne sais plus si ce qu'il dit est vrai ou pas. Et bien la façon de se tirer de ce paradoxe, c'est évidemment d'exclure un des éléments — Epiménide en l'occurrence — et à partir de là, l'ensemble de la formule est consistant et tient la route.

Précisément, aujourd'hui, on ne veut plus exclure personne, et si entre nous, nous donnons la formule que tous ceux qui sont ici sont des menteurs, vous voyez que ça nous met dans une grande difficulté puisque si personne n'est exclu pour énoncer la vérité de cette formule, on ne sait plus très bien où on est et on va donc devoir reconstituer quelque chose à partir de cette inconsistance. Ceci a des conséquences sur la manière que nous avons de décider, parce que décider, une fois que le tour de la question a été fait, n'est plus du tout la même chose dans un régime symbolique ou dans un autre. Hier, il allait de soi que c'était à partir de cette place d'extériorité, à partir de ce point d'exception, autrement dit à partir du maître, du roi, du chef, du père... que la décision devait être prise. Pour le dire de manière imagée, il allait de soi que le commandement, venait d'en haut, ou en tout cas d'ailleurs. Alors qu'aujourd'hui, on estime que la décision doit venir d'une confrontation d'avis, d'une discussion entre les protagonistes, autrement dit après échange entre les interlocuteurs, dans un système symbolique que nous pourrions qualifier d'horizontal, de manière un peu excessivement imagée. Donc c'est toute la représentation de la vie collective qui bascule; celle-ci ne se soutient plus d'un ordre préétabli qui transmet des règles, mais d'un ordre qui doit émerger des partenaires eux-mêmes. Alors disons d'emblée que l'intérêt de cette mutation, c'est que les acteurs sont davantage impliqués, qu'ils ne sont plus seulement des assujettis, qu'ils peuvent davantage s'engager comme sujets, et que le savoir propre à chacun peut contribuer à la réalisation du projet collectif. Mais voyons aussi quand même d'emblée la difficulté: comment concilier tous ces avis singuliers forcément différents? Comment faire que tous ces particularismes marchent encore de concert? Il ne devra évidemment pas nous étonner que dans un tel régime symbolique de fonctionnement, un indi-

vidualisme puisse devenir prévalent, et il devra alors être lu comme la conséquence de la mutation que nous venons d'identifier.

Donc, en lisant les changements qui sont les nôtres aujourd'hui comme une conséquence de cette mutation de régime symbolique, je réfute d'emblée la lecture — soi-disant de droite — qui conclut à l'anomie. Mais même si j'accepte l'idée du passage d'une première modernité à une seconde, je réfute aussi la lecture — soi-disant de gauche — selon laquelle il suffirait de réaliser jusqu'à son terme l'affranchissement de l'hétéronomie, de la loi, de tout ce qui implique une place d'extériorité, pour accomplir la démocratie. Je réfute les deux positions parce qu'elles méconnaissent toutes les deux la confusion inédite que cette mutation engendre, et c'est ce que je voudrais faire entendre.

En effet, je peux lire le passage du modèle vertical au modèle horizontal de deux façons différentes, qui vont impliquer d'énormes conséquences. Ou bien je lis ce passage du modèle vertical au modèle horizontal comme la fin pure et simple de la place de l'extériorité, de la hiérarchie, ou bien je le lis comme la fin d'une des manières possibles — même si ça semble avoir été la seule jusqu'à présent — de rendre présente et d'occuper une place d'extériorité. Je m'explique; si je refuse de faire cette distinction, évidemment la suite à donner est simple, il faut simplement poursuivre le mouvement d'émancipation, et plus on va s'émanciper de l'hétéronomie, mieux cela ira. Mais si une extériorité en cachait une autre, si la hiérarchie du patriarcat — et de la religion — n'avait été qu'une des manières d'actualiser cette place d'extériorité, mais que celle-ci, en y regardant d'un peu plus près, restait quand même un invariant nécessaire, logiquement parlant, alors l'interrogation resterait entière, et tout ne se réglerait pas par la seule volonté libertaire ou par la prescription du retour au modèle d'antan.

Pour le dire encore autrement, nous étions dans un monde de verticalité dont la pyramide était le paradigme, la norme y était hétérogène, donnée de l'extérieur, et donnait au système sa consistance. La modernité nous a mis en demeure de démasquer le caractère fictif d'une telle organisation, mais les effets de cette destitution ne nous ont cependant pas atteints d'emblée. Il aura fallu plus de deux siècles — si je pense à la

Révolution française, mais je peux aussi prendre d'autres repères pour identifier le moment de la césure — pour que la nouvelle donne atteigne l'ensemble des individus. Le fonctionnement horizontal est mis en place, mais ceci amène à deux lectures éminemment différentes : la première consiste à lire cette horizontalité comme une totale émancipation de la verticalité, la seconde comme continuant à s'y référer mais sous une modalité tout à fait nouvelle.

J'appellerai volontiers la première lecture une lecture d'extériorité à dissoudre ou perdue, et du coup évidemment ça me fait conclure, si je suis catastrophiste à une absence de référence, à une anomie. C'est la position que nous retrouvons chez ceux qui décrivent la fin de la hiérarchie, mais si vous y regardez de plus près, c'est aussi paradoxalement la position des optimistes qui méconnaissent les difficultés spécifiques que cette mutation engendre, puisque des deux côtés on veut cette même perte de l'extériorité. La seconde lecture, elle, que j'appellerai volontiers d'extériorité située, ne nous livre plus à une extériorité dont la substance serait dite une fois pour toutes, en anticipant la participation des acteurs, mais à une extériorité en construction, toujours en train de devoir se faire, mais néanmoins toujours en vigueur logiquement. D'un côté une transcendance disparue et une position catastrophiste ou à faire disparaître et en ce cas progressiste, de l'autre côté, *la substitution à une transcendance substantielle d'une transcendance seulement logique* mais toujours incontournable.

Or, il nous faut nous rendre à l'évidence, la confusion entre ces deux lectures est aujourd'hui à l'œuvre partout. Cette confusion porte d'autant plus à conséquence — et c'est là que nous avons surtout à réfléchir — que c'est à cet endroit précis, à cette place d'extériorité logique, que s'organisent aussi bien la subjectivité que la vie collective. Le prix de cette confusion peut dès lors être d'emblée estimé, si je reste dans la confusion, si je ne fais pas le travail de discerner ces deux lectures, il n'y a plus de pacte auquel référer le collectif, il y a dès lors seulement des consignes que chacun est prié d'appliquer. Il n'y a plus non plus d'abri pour le singulier, il y a seulement de la place pour du particulier qui relève de l'universel. Il n'y a plus de hiérarchie, mais il y a un « ordre de fer ». Il n'y a plus d'interdits, mais il faut organiser des

empêchements. Il n'y a plus de contraintes symboliques, mais il y a des contraintes réelles.

Voilà le fil rouge de cette mutation dans laquelle nous sommes pris, et qui n'est autre, pour le dire en termes lacaniens, qu'une confusion entre se passer du père et ne pas vouloir s'en servir. Si l'on maintient la confusion entre penser pouvoir être libre de toute transcendance et être libéré d'une transcendance substantielle mais toujours contraint à une transcendance logique, la conséquence, c'est que le sujet a le droit de faire table rase de tout passé, qu'il est sans dette à l'égard de ses ancêtres, et il n'y a dès lors plus de lieu d'idéal pour le collectif. Ce sujet est en même temps sans lieu et doit dès lors renoncer à trouver assise symbolique à sa jouissance singulière ; il ne peut plus que faire appel à des propos du style « c'est mon choix ! ». Si la confusion entre penser qu'il n'y a personne dans le ciel et qu'il n'y a plus d'*Autre* a lieu, toute la question de l'altérité s'en trouve gommée. L'*Autre*, hier, était de la même famille, malgré tout, même s'il est de cette humanité précarisée. Si évidemment on maintient cette confusion que sous le prétexte qu'il n'y a personne dans le ciel, il n'y a plus d'*Autre*, et bien du coup il ne nous reste qu'à nous organiser sur le mode de la ségrégation. L'autre n'est alors plus que celui qui vient déranger ma jouissance propre. Si l'on maintient la confusion entre la fin d'un tiers substantiel et la fin d'un tiers tout court, comme si sous le prétexte qu'il n'y avait plus de tiers substantiel, il n'y avait plus de tiers tout court, le sujet n'a plus de lieu d'où se faire reconnaître, et il s'adressera par exemple à la télévision pour enfin que ses paroles aient du poids... Il n'y a plus du coup d'amarre pour ce sujet, celui-ci n'étant plus lesté, il est désormais flexible, invertébré, un peu comme dans *Les particules élémentaires* un sujet qui surfe sans arrêt sur la langue sans vraiment subjectiver.

C'est alors la confusion entre pluraliser les Nom-du-Père et se satisfaire du « nommé à ». Il y a un texte très précis où Lacan dit qu'on est en train de substituer au Nom-du-Père le « nommé à », et comme il le dit « pour ça, la mère suffit ». Si cette confusion est maintenue, et bien effectivement, plutôt qu'à avoir affaire à un ordre symbolique organisé autour du Nom-du-Père, on risque d'avoir « un ordre de fer » organisé autour du « nommé à », ordre de fer pouvant d'ailleurs paradoxalement s'entendre

dans l'autre sens du mot « faire » en français, on pourrait dire aussi qu'il s'agirait d'un « ordre de faire » plutôt que d'un ordre de dire, et du coup, la seule façon d'appréhender la limite, c'est le réel évidemment, d'où d'ailleurs l'attraction d'aujourd'hui pour les conduites à risque, l'attraction pour se sentir vivre dans l'excès, l'attraction pour l'overdose, l'attraction pour le passage à l'acte... Si cette confusion persiste, vous substituez la métonymie à la métaphore, vous substituez au lien à l'objet toujours marqué par l'absence, par la perte, un lien à l'objet qu'on connaît comme étant celui de consommation, mais qui vaut surtout par sa positivité et non plus par la dimension de négativité qu'il inclut du fait d'être toujours de nature signifiante. Du coup, s'induit la prévalence d'un rapport d'addiction qui comme vous le savez n'est pas caractérisé par le type d'objet auquel le sujet s'adresse, mais par le type de lien qui le lie à l'objet. Si on maintient la confusion entre penser que le sujet a une identité négative et penser qu'il est positif, au lieu d'avoir affaire à un sujet atteint de symptômes, vous avez un sujet seulement porteur de « troubles » ou de « conduites ». Si vous maintenez cette confusion entre suppression de l'*Autre* comme au-moins-un substantiel et suppression de l'*Autre* comme au-moins-un logique, vous vous condamnez — si on pousse les choses jusqu'à leur terme — à un symétrisme, à la seule réciprocité, et de ce fait à la tyrannie du consensus. Vous vous condamnez aussi à ne pas savoir sortir du problème des généra-

tions; comment encore donner de la place à la génération du dessus le temps suffisant que pour qu'elle aide la génération du dessous à trouver sa place, si vous la contraignez dans une obligation de symétrisme. Si c'est cette mécanique-là qui se met en place — et il faut reconnaître qu'elle est déjà en place — c'est de là que pourrait très bien émerger — ce qui est l'enjeu du livre d'entretiens avec Charles Melman¹ — une *nouvelle économie psychique*, celle d'un sujet qui n'aurait plus spontanément cette capacité critique, celle d'un *homme sans gravité*, déconnecté de son savoir propre, et qui de plus, l'ignore, mais qui, en revanche a comme grand avantage pour notre système économique d'être très bien programmé pour constituer un excellent consommateur.

Il est plus urgent de penser cette mutation plutôt que de nous contenter d'être pessimistes, ou optimiste, ces deux positions n'étant qu'illusions. Nous avons par contre tout intérêt à préciser avec le plus de rigueur possible ce que seront et resteront envers et contre toutes les conditions — qui sont toujours impliquées dans le mode de vie sociale — de la subjectivation, car c'est autour de ces conditions que se trouvent les déterminants du sujet de demain. Je pense que c'est la tâche qui nous incombe dans cette période passionnante qui est la nôtre aujourd'hui, celle de penser « à quelles conditions devons-nous satisfaire pour pouvoir transmettre la possibilité d'être sujet? »